

individualités militaires les plus curieuses du dernier règne, il n'est pas hors de propos d'en donner au moins un décalque en vue de la génération actuelle qui ne l'a pas connu. Aussi bien, depuis l'éroulement du premier empire, nul général n'a joui de son vivant d'une popularité plus grande ni à coup sûr plus méritée que ce rude et vaillant soldat laboureur, *ense et aratro*, c'était sa devise, dont le souvenir sera toujours inséparable de notre conquête algérienne.

A cette époque de sa vie, si voisine, hélas ! de celle de sa mort (1849), le maréchal Bugeaud, déjà âgé de soixante-trois ans, se trouvait à l'apogée de sa carrière militaire : à tort ou à raison, mécontent de voir ses idées repoussées par le gouvernement, il était déjà sur le point de dire un éternel adieu à cette terre d'Afrique qui lui doit plus qu'on ne saurait dire. C'était, au physique, un homme de haute taille et de large encolure, plus propre, sous ses cheveux gris et épais, avec sa physionomie et ses allures plus rustiques encore que militaires, à rappeler à l'esprit les qualités un peu sauvages des compagnons de Vercingétorix, que les grâces et l'élégance de la noblesse d'épée de l'ancien régime. On sait pourtant que le plus pur sang de cette noblesse-là coulait dans ses veines, et que c'était elle qui lui avait transmis le blason de marquis, avant qu'il l'échangeât sur les bords de l'Isly contre une couronne ducale.

Lorsque le maréchal parut devant le front du régiment, coiffé de sa légendaire casquette, dans cette tenue légèrement fantaisiste qu'il avait adoptée et qui rappelait plutôt celle d'un simple brigadier de gendarmerie en congé ou en retraite, que la tenue d'un chef d'armée, il fut salué, comme d'habitude, par une explosion d'acclamations ; et cette ovation bruyante, partie des rangs de la troupe, trouva un formidable écho dans tous les rangs de la population. Il se contenta, quant à lui, de porter la main d'un air bourru à la visière de sa casquette, et faisant signe au colonel, qui le saluait de son sabre, d'approcher, il le toisa durant quelques instants avec une mauvaise humeur assez manifeste, sans qu'on pût d'abord en deviner le motif.

—Eh bien ! colonel, lui dit-il après un silence, il paraît que vos hussards se sont bien battus dans cette campagne. Il y en a bon nombre, m'a-t-on dit, qui manquent à l'appel, tant de ceux qui se sont fait tuer que de ceux qu'on a évacués sur les hôpitaux pour cause de blessures graves. Ils ont été à la peine ceux-là, mais ils ne seront pas à l'honneur. Combien d'hommes tués ? combien de blessés ? Mais parlez donc à votre tour ! Je ne peux pas faire à la fois les demandes et les réponses.

—Monsieur le maréchal, répondit le comte de Montmagny, un peu déconcerté dans son triomphant aplomb par cette brusque entrée en matière, permettez-moi d'appeler mon lieutenant-colonel, qui est plus au fait que moi de ces détails. Je n'ai été appelé commandant du régiment que depuis peu de jours.

—Je le sais bien, colonel, reprit le maréchal d'un ton sarcastique ; mais si, au lieu de faire le muscadin et d'astiquer votre moustache en double paratonnerre, vous vous étiez fait rendre compte de tout ce qui s'était passé, vous seriez en mesure de me répondre vous-même. Quand je vais voir mon curé, il ne me renvoie pas à son vicaire.

M. de Montmagny rougit jusqu'au blanc des yeux, et ses lèvres tremblèrent ; mais il savait que, dans le métier militaire, quelque grade qu'on ait, le premier devoir est d'endurer patiemment et avec soumission les boutades de ses supérieurs, sauf à s'en revanger plus tard sur ses subordonnés, et il n'était pas homme, d'ailleurs, à se priver de cette compensation.

Le maréchal, ayant ainsi déchargé sa mauvaise humeur, se mit en devoir de passer en revue le régiment, s'arrêtant parfois pour interroger les soldats de préférence aux officiers, et distribuant l'éloge et le blâme à sa façon, c'est-à-dire avec brusquerie, mais presque toujours avec plus de bonhomie que de dureté. Parvenu devant le peloton des blessés, il ôta sa casquette, puis, après s'être inquiété d'abord également des simples soldats, il s'adressa au lieutenant Robert.

—Quel âge avez-vous ? lui dit-il.

—Vingt-trois ans bientôt, monsieur le maréchal.

—Déjà lieutenant ! Est-ce que vous sortez de Saint-Cyr ?

—Non, monsieur le maréchal, je suis enrôlé volontaire.

—Combien de campagnes ?

—Je n'ai pas quitté l'Afrique depuis que je suis au service, il y aura bientôt cinq ans.

—Bien cela ! et vous êtes blessé, à ce qu'il paraît ?

—Oh ! monsieur le maréchal, assez légèrement.

—Est-ce la première fois ?

—C'est la seconde, monsieur le maréchal.

—Et vous n'êtes pas décoré ?

—Si fait, monsieur le maréchal.

—Et vous ne portez pas votre croix ? Qu'est-ce que c'est que ce genre-là, monsieur ?

—Je ne suis pas encore reçu.

—Comment cela se fait-il ? Quel est votre nom ?

—Je, m'appelle Robert.

—Robert ! s'écria vivement le maréchal, le lieutenant Robert ! Et l'on ne me le disait pas ! et son colonel ne me l'a pas présenté d'une façon toute particulière ! Colonel Montmagny, vous avez manqué à votre devoir, entendez-vous ? Quand on a sous ses ordres un brave officier comme monsieur, on s'en fait honneur.

Si le colonel de Montmagny ne proféra pas en ce moment quelque horrible juron, il le pensa du moins, et s'il n'enfonça pas ses éperons dans le ventre de son bel alezan brûlé, faute d'autres victimes sous le talon de sa botte, il faut croire que la violente démanègeaison qu'il en éprouva ne peut être complètement réprimée, car le fongueux animal se mit à caracoler avec des hennissements très-significatifs, et tout autre cavalier que le comte aurait pu se trouver désarçonné du coup. Le maréchal n'y prit seulement pas garde, et se tourna vers le lieutenant Robert :

—Venez, lieutenant, lui dit-il de son accent le plus cordial, puisqu'il en est ainsi, c'est moi qui veux vous recevoir moi-même.

Là-dessus, faisant signe à l'un de ses aides de camp d'approcher, il détacha lui-même la croix suspendue sur l'uniforme de ce dernier, et l'attacha, sans plus de cérémonie, sur le dolman du jeune officier, qu'il embrassa paternellement.

Une émotion bien naturelle s'empara de l'assistance au spectacle de cet incident, et plusieurs voix s'écrièrent : Vive le maréchal !

Soit que cette émotion fut partagée par le lieutenant Robert, soit qu'il eût trop présumé de ses forces en venant affronter par une matinée déjà très-chaude, les fatigues d'une pareille solennité, il chancela sur sa selle et s'inclina sur le cou de son cheval, en s'appuyant pour éviter une chute. Dans ce moment, l'appareil qui entourait la blessure qu'il avait au front se dérangea, et le sang, faisant irruption, descendit sur son visage et rejaillit sur son uniforme.

A cette vue, un double cri retentit à l'hôtel de la Régence. L'une des deux femmes, la brune, celle qui rappelait le type de Diane chasseresse et qui, depuis quelque temps, avait paru comme absorbée dans la contemplation du jeune lieutenant, s'était affaissée sur elle-même, et l'on avait pu constater qu'elle était évanouie. Par une conséquence toute naturelle de cette syncope, le bouquet qu'elle tenait à la main, s'échappant de ses doigts, était venu tomber sur le sol. L'un des assistants, l'ayant ramassé, s'approcha du lieutenant Robert et le lui offrit. La foule applaudit beaucoup ; mais une voix s'écria :

—Il vaudrait bien mieux un mouchoir que des fleurs, quand le sang coule. Qui donne son mouchoir pour éteindre ce sang ?

—Moi ! reprit vivement la jeune fille blonde qui était à l'autre fenêtre.

En même temps, elle jeta le mouchoir de fine batiste qu'elle avait à la main, un beau mouchoir ourlé à jours et brodé, avec lequel elle venait de s'essuyer les yeux, humides de larmes d'attendrissement, d'enthousiasme peut-être ; puis elle se